

TA GORGE UN POÈME MORT

Elara Vance



Ta Gorge un Poème Mort

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incision des Silences	4
Chapitre 2 : La Rime Orpheline	8
Chapitre 3 : L'Appartement qui Respire	11
Chapitre 4 : Le Carnaval des Effacés	15
Chapitre 5 : La Capillarité du Bras	19
Chapitre 6 : Le Scalpel de la Syntaxe	23
Chapitre 7 : Les Guillemets du Plexus	26
Chapitre 8 : L'Autel des Manuscrits	29
Chapitre 9 : La Diégèse Organique	32
Chapitre 10 : L'Esthétique du Néant	36
Chapitre 11 : L'Accouchement Inversé	39
Chapitre 12 : La Ponctuation Sanglante	43
Chapitre 13 : Le Silence Pétrifié	47

Chapitre 1

L'Incision des Silences

L'air de la chambre possédait cette densité poisseuse des fins de nuit où le temps refuse de s'écouler, une atmosphère saturée d'une humidité lourde, presque sucrée, qui collait à la peau d'Elara comme une seconde enveloppe de sueur et de regret. Elle était assise devant son bureau de chêne sombre, dont les veines du bois semblaient onduler sous la lueur vacillante d'une bougie mourante, et ses doigts, longs et effilés comme des fuseaux d'ombre, palpaient la texture du papier vierge, un grain poreux et froid qui rappelait la nudité d'un flanc exposé à la bise. Sous ses tempes, là où les veines dessinaient des méandres d'un bleu électrique à travers sa peau de porcelaine, elle sentait le martèlement d'une idée, une pulsation sourde et impatiente qui réclamait son dû, alors qu'une odeur de poussière ancienne et de violette fanée montait des tiroirs ouverts. Elle saisit son porte-plume, un objet de métal et de corne dont le contact glacé lui arracha un frisson le long de l'échine, et elle le trempa dans l'encrier de cristal où stagnait une substance d'une noirceur absolue, une bile épaisse qui ne reflétait aucune lumière, exhalant un parfum métallique de sang frais et de terre retournée.

Lorsqu'elle posa la pointe de métal sur la blancheur immaculée de la page, le premier contact fut d'une douceur érotique, un glissement soyeux qui semblait caresser les fibres du papier plutôt que les déchirer, et la première lettre s'étira, une calligraphie nerveuse, une rime qui s'enroulait comme une liane autour de sa propre gorge. Elara retint sa respiration, ses poumons brûlant d'un air trop rare, tandis qu'elle observait l'encre se comporter de manière impensable, refusant la fixité de la mort, refusant de sécher pour devenir une trace inerte. Le noir sur le blanc se mit à palpiter, un soulèvement minuscule et régulier, une respiration organique qui faisait gonfler la lettre comme si un cœur minuscule battait sous la surface du vélin, et une chaleur

soudaine se propagea de la plume vers sa main, remontant son bras avec la lenteur d'un venin caressant. Elle goûta alors sur sa langue l'amertume du cuivre, un goût de fer et de fiel qui lui fit monter les larmes aux yeux, tandis que ses pensées s'embrouillaient, se mêlant aux volutes d'encre qui semblaient vouloir s'échapper du cadre de la page pour venir ramper sur ses phalanges tachées.

Dans le creux de son plexus, à l'endroit précis où la cage thoracique se sépare comme pour offrir un passage au sacré, elle ressentit une incision invisible, une douleur sourde et profonde qui n'était pas celle d'une blessure, mais celle d'un éveil, d'un étirement de chair là où tout aurait dû rester pétrifié. C'était l'Innommé, cette entité de mots et de silences qu'elle portait en elle depuis des cycles de lunes stériles, qui commençait enfin à s'abreuver à la source de sa vitalité, ses battements de cœur s'alignant désormais sur le rythme saccadé de son écriture. Chaque mot qu'elle jetait sur le papier, chaque adjectif choisi pour sa sonorité de cristal brisé, lui arrachait une parcelle de sa propre substance, une sensation de vide grandissant qui la laissait chancelante, la vue troublée par des taches sombres qui dansaient devant ses yeux comme des mouches de velours. La chambre elle-même semblait se contracter autour d'elle, les murs exsudant une vapeur de musc et de salpêtre, et le silence devint si épais qu'elle pouvait entendre le bruit de ses propres cils se frôlant, un froissement de soie dans le tumulte de son sang.

Elle écrivit encore, sa main mue par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne, traçant des vers qui parlaient de chairs oubliées et de jardins de cendres, et à chaque strophe achevée, la douleur dans son plexus se muait en une brûlure extatique, une chaleur de brasier qui lui dévorait les entrailles pour les remplacer par une architecture de rimes rigides. L'odeur de l'encre s'était métamorphosée, devenant plus charnelle, plus humaine, une effluve de peau chauffée au soleil et de soufre qui lui montait au cerveau comme un vin capiteux, lui faisant perdre la notion de l'espace et du temps. Elle ne voyait plus les meubles de son appartement, ne sentait plus le plancher froid sous ses pieds nus, elle n'était plus qu'une extension de cette plume, un canal de chair par lequel s'écoulait une poésie morte qui cherchait désespérément à

renaître dans le monde des vivants. Ses doigts étaient maintenant noirs jusqu'aux jointures, l'encre ayant pénétré les pores de sa peau pour colorer ses propres veines, transformant son réseau sanguin en un manuscrit intérieur dont elle seule connaissait la syntaxe cruelle.

Elle s'arrêta un instant, le souffle court, ses lèvres entrouvertes laissant échapper une buée légère malgré la moiteur de la pièce, et elle posa sa main libre sur son ventre, là où la créature de mots s'agitait avec une ferveur nouvelle, une onde de choc qui fit vaciller la flamme de la bougie. La sensation était celle d'un accouchement inversé, une pression insupportable qui poussait vers l'intérieur, une force qui cherchait à sculpter ses organes pour les adapter à la forme parfaite d'un alexandrin, et elle gémit, un son qui se perdit dans les tentures sombres de la chambre. L'encre sur le papier était désormais une mare sombre et frémissante, un miroir d'ébène où elle crut voir, l'espace d'un cillement, le reflet d'un visage qui n'était plus le sien, une figure lissée par l'absence, dépourvue de traits mais vibrante d'une intention dévorante. Elle savait, avec une certitude qui lui glaçait les os, que chaque lettre supplémentaire effaçait un peu plus les souvenirs qui la constituaient, que le visage de sa mère, déjà flou, s'évaporait dans l'éther pour nourrir la noirceur de la page, sacrifié sur l'autel d'une esthétique absolue.

Pourtant, elle ne pouvait s'arrêter, car la beauté de ce qu'elle créait était une drogue plus puissante que la peur, une symphonie de textures et de saveurs qui la comblait au-delà de toute raison humaine, chaque mot étant un fruit mûr dont le jus noir lui coulait métaphoriquement le long de la gorge. Elle reprit sa plume, dont le poids semblait avoir décuplé, et attaqua le poème suivant avec une fureur désespérée, sentant les fibres de son cœur s'étirer et se rompre pour devenir les fils de soie de son texte, tandis que l'Innommé, lové dans son plexus, poussait son premier cri muet, un cri de faim qui résonna dans toute la carcasse de l'appartement. Les cloisons se mirent à suinter une humeur sombre, des gouttes lourdes qui tombaient sur le parquet avec le bruit sourd de fruits tombés, et Elara sourit, un sourire de martyr et d'amante, sentant que la frontière entre son corps et son œuvre s'était définitivement dissoute dans le

parfum de l'encre et du sang.

Le papier n'était plus une surface plane, il était devenu une profondeur, un abîme de velours noir où elle se noyait avec délice, sentant les rimes s'enrouler autour de ses chevilles pour l'entraîner vers le bas, vers le centre de la terre où les mots sont des minéraux brûlants. Elle sentait le goût des adverbes, une saveur de miel sauvage et de cendre, et la texture des noms communs, granuleux comme du sable ou lisses comme du marbre poli, et elle se laissait consumer, millimètre par millimètre, par cette beauté qui demandait tout et ne rendait rien d'autre qu'une perfection stérile. Sa main tremblait, non de fatigue, mais d'une intensité qui menaçait de briser ses os de verre, et elle vit, avec une horreur fascinée, que les taches d'encre sur ses doigts commençaient à dessiner des motifs complexes, des sceaux de douleur qui brillaient d'une lueur d'outre-tombe. Elle était la matrice et la victime, le poète et le poème, une ponctuation sanglante dans le grand silence du monde, et alors que la bougie s'éteignait enfin dans un dernier soupir de fumée grasse, elle continua d'écrire dans l'obscurité totale, guidée par le seul battement féroce et organique de la chose qui, désormais, habitait sa poitrine.

Chapitre 2

La Rime Orpheline

L'air de la chambre était une étoffe lourde, saturée d'une humidité qui ne provenait pas de la pluie battante contre les vitres, mais d'une exsudation lente des murs, comme si le plâtre lui-même transpirait d'angoisse. Elara sentait cette moiteur se coller à ses tempes, une caresse poisseuse qui se mêlait à la chaleur fiévreuse montant de son plexus, là où la chose nichée entre ses côtes battait un tambour sourd, irrégulier, exigeant sa pitance de syllabes. Elle tenait son porte-plume avec une crispation de naufragée, ses doigts tachés d'une encre qui n'était plus tout à fait minérale, mais qui dégageait une odeur ferreuse, organique, rappelant le parfum musqué d'une plaie qui cicatrise mal. Sous sa plume, le papier de la troisième page semblait frissonner, une membrane vivante, d'un blanc de lait caillé, prête à absorber le venin de ses pensées. Elle luttait contre un vers récalcitrant, une césure qui refusait de s'ajuster, un vide béant dans la strophe qui réclamait un tribut plus lourd que de simples adjectifs, et elle savait, au fond de sa gorge où stagnait un goût de cuivre et de bile amère, que pour obtenir la cadence parfaite, elle devait arracher une part de sa propre chair immatérielle.

Ses yeux, brûlants de fatigue, dérivèrent vers le coin de la table où reposait, dans un cadre d'argent terni par l'oxydation, la photographie de sa mère, et soudain, le souvenir de cette femme tenta de remonter à la surface, une réminiscence de savon à la verveine et de laine rêche contre la joue. Elara ferma les paupières, cherchant à fixer les traits, la courbe d'un sourire, la nuance exacte des iris qui l'avaient regardée grandir, mais la créature dans sa poitrine lança une décharge de froidure glacée à travers ses veines, une morsure qui exigeait le troc. Elle sentit le mot arriver, un mot d'une beauté si absolue qu'il en était terrifiant, un mot qui avait la texture du velours ancien et la dureté du diamant, mais pour l'ancrer sur le papier, elle dut laisser le

visage de sa mère s'effiloche dans son esprit comme une toile d'araignée sous un souffle de vent. Elle visualisa le front, puis les lèvres, et elle les offrit en holocauste à la syntaxe, sentant un vide s'installer sous son crâne, une érosion soudaine et indolore, tandis que sa main, mue par une volonté qui n'était déjà plus totalement la sienne, traçait les lettres avec une précision chirurgicale. L'encre s'étala, grasse et luisante, s'imprégnant dans les fibres du vélin avec un petit bruit de succion, et Elara expira un souffle long, une plainte silencieuse qui emportait avec elle le dernier reflet du regard maternel.

Le vers était là, d'une perfection monstrueuse, vibrant sur la page comme un muscle mis à nu, et elle resta un long moment à le contempler, le cœur battant dans ses doigts, éprouvant cette extase stérile qui suit les grands sacrifices. Le silence de l'appartement se fit plus dense, un silence de tombeau où l'on n'entendait plus que le goutte-à-goutte de la condensation sur le parquet de chêne, et elle tendit une main tremblante vers le cadre de métal froid. Ses phalanges, noircies jusqu'à l'os, effleurèrent la surface de la photographie, s'attendant à la familiarité d'une présence, mais son toucher ne rencontra que la neutralité lisse d'une surface morte. Elle tourna le cadre vers la lumière chétive de la lampe, et un cri muet se figea dans sa gorge alors que ses yeux parcouraient le rectangle de papier glacé. Là où se tenait autrefois une femme au regard doux, entourée d'un jardin d'été dont on pouvait presque sentir l'odeur de terre mouillée et de roses fanées, il n'y avait plus qu'une étendue d'un blanc laiteux, uniforme, une absence absolue de forme et de lumière.

La photo était devenue une page vierge, un miroir aveugle qui ne renvoyait rien, pas même une ombre, et Elara sentit une panique liquide lui glacer les entrailles, un vertige qui la fit vaciller sur sa chaise de bois grinçante. Elle passa ses doigts sur le papier, cherchant désespérément un relief, une trace, un fantôme de contour, mais la surface était d'une planéité insultante, dépourvue de toute humanité, aussi froide qu'une plaque de marbre dans une crypte oubliée. Elle essaya de convoquer à nouveau le souvenir de sa mère, de se rappeler la mélodie de sa voix ou la pression de sa main sur son épaule, mais il n'y avait plus rien dans les archives de sa mémoire

qu'un grand trou noir, une béance tapissée de rimes et d'alexandrins. Le mot qu'elle venait d'écrire brillait sur la table, d'un éclat sombre et prédateur, et elle comprit avec une clarté atroce que chaque avancée de son œuvre serait une amputation, que le livre se nourrissait de sa substance, dévorant son passé pour s'habiller de présent.

L'odeur de l'encre changea, se faisant plus sucrée, presque écœurante, évoquant le parfum des lys qui se décomposent dans l'eau croupie des vases, et elle sentit la chose dans son plexus ronronner de satisfaction, une vibration organique qui se propageait jusqu'à ses dents. Ses doigts, guidés par cette faim nouvelle, se posèrent à nouveau sur la plume, et elle sentit le poids de la quatrième page qui l'appelait, une promesse de douleur et de beauté qui l'attirait irrésistiblement vers le bord de l'abîme. Elle regarda une dernière fois le cadre vide, cette fenêtre ouverte sur le néant qu'elle avait elle-même créé, et elle ne ressentit pas de tristesse, seulement une immense lassitude, une résignation de marbre. Elle était le poète qui s'effaçait derrière le poème, la matrice qui se laissait digérer par sa propre progéniture de papier et de fiel, et alors que la pointe de métal recommençait à gratter la surface de la page suivante, elle s'abandonna au rythme de cette respiration noire, acceptant que sa vie ne soit plus qu'une suite de sacrifices esthétiques, une lente agonie transformée en chef-d'œuvre de chair et de silence. Le monde extérieur, avec ses bruits de ville et ses visages aimés, n'était plus qu'un rêve lointain dont elle ne possédait plus la clé, ne restant plus qu'elle, l'encre qui battait dans ses veines, et la certitude que la fin du livre marquerait la fin de tout ce qu'elle avait été, la laissant vide et blanche, pareille à la photographie sur sa table de nuit.

Chapitre 3

L'Appartement qui Respire

L'air dans la pièce s'était épaissi, chargé d'une densité presque masticable, une mélasse invisible qui pesait sur les paupières d'Elara et lui donnait l'impression de nager dans une cuve de velours liquide, chaque inspiration lui brûlant les poumons avec une douceur d'encens et de vieux papier. Le papier peint, autrefois d'un crème austère et sans vie, se soulevait désormais en cloques molles, des pustules végétales qui palpitaient au rythme de sa propre respiration, et sous la surface de la tapisserie, elle devinait le glissement d'une circulation souterraine, un flux de sève noire qui cherchait une issue à travers les pores du plâtre. Un premier filet, fin comme un cheveu de jais, s'échappa d'une fissure près du plafond, glissant avec une lenteur érotique le long de la paroi avant de s'élargir en une traînée huileuse qui exhalait une odeur entêtante, un mélange de musc animal, de fer chaud et de violettes fétides. Elara tendit une main tremblante, ses doigts tachés jusqu'aux phalanges par des jours d'écriture acharnée s'approchant de cette sueur d'encre qui perlaient maintenant partout, transformant les murs en une peau luisante et fiévreuse qui semblait gémir sous son toucher. Lorsqu'elle effleura la substance, elle fut surprise par sa chaleur, une température organique, presque humaine, qui lui rappela la sensation d'une plaie fraîchement ouverte ou celle d'un corps que l'on quitte au petit matin, et elle porta instinctivement son index à ses lèvres pour goûter cette humeur du monde qu'elle avait elle-même invoquée. Le goût était d'une amertume féroce, une morsure de fiel et de réglisse qui lui fit monter les larmes aux yeux, mais derrière cette violence se cachait une note sucrée, persistante, le parfum d'une mémoire qu'elle n'arrivait plus tout à fait à saisir, le souvenir d'un baiser ou d'un adieu dont elle avait troqué la clarté contre la précision d'un adjectif.

Autour d'elle, l'appartement ne se contentait plus d'être un décor, il devenait une

gorge, un œsophage de briques et de bois qui se contractait doucement, les planchers de chêne craquant sous ses pieds comme des vertèbres que l'on ajuste, libérant entre les lattes une vapeur grise et fine qui sentait la poussière de lune. Chaque battement de son cœur trouvait un écho dans les vibrations des vitres, lesquelles ne reflétaient plus l'extérieur mais s'obscurcissaient, se changeant en miroirs d'obsidienne où son propre visage lui apparaissait flou, dévoré par les ombres, ses yeux n'étant plus que deux trous de craie dans un masque de cire. La panique, une bête aux griffes de soie, commença à lui enserrer le plexus, non pas comme une terreur franche, mais comme une suffocation lente, une prise de conscience que l'espace se refermait sur elle, que les murs se rapprochaient pour l'étreindre, pour la fondre dans leur architecture de mots et de silences. Elle sentit le besoin viscéral de s'échapper, de retrouver l'air âcre de la ville, le bruit rassurant des pneus sur le pavé et l'odeur banale du pain grillé, n'importe quoi qui ne soit pas cette poésie carnivore qui était en train de digérer son intimité.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée, ses pas s'enfonçant dans le tapis qui était devenu mou, spongieux comme une mousse de sous-bois imprégnée de pluie, et chaque mouvement lui demandait un effort colossal, comme si l'air lui-même s'opposait à son départ, s'agrippant à ses vêtements avec des doigts de vapeur. Sa main, moite et fébrile, se referma sur la poignée de cuivre, mais le métal ne lui offrit pas la froideur attendue ; il était tiède, vibrant, parcouru de petits tressaillements qui lui firent lâcher prise dans un sursaut de dégoût. Elle s'y reprit, forçant ses tendons à obéir, et dans un craquement qui sonna comme un os brisé, elle tourna le loquet, tirant à elle le lourd battant de bois dont le vernis semblait maintenant pleurer des larmes de poix noire.

Mais au lieu du couloir familial, de l'escalier en colimaçon et de l'ampoule chancelante qui éclairait d'ordinaire le palier, il n'y avait qu'un vide absolu, une blancheur si pure qu'elle en devenait aveuglante, une page infinie qui s'étendait à perte de vue, sans horizon ni relief. Elara resta sur le seuil, le souffle court, ses narines assaillies par une odeur de froid extrême, une senteur de neige ancienne et de vide intersidéral qui lui gela instantanément les sinus. Il n'y avait aucun son,

absolument aucun, sinon le bourdonnement de son propre sang dans ses oreilles, un martèlement sourd qui semblait scander le rythme d'une strophe inachevée. Alors, lentement, des flocons commencèrent à tomber de ce ciel de lait, mais ce n'était pas de l'eau gelée ; c'étaient des cendres légères, des résidus de papier calciné, des fragments de lettres et de mots détruits qui voltigeaient en un ballet silencieux avant de venir se poser sur ses épaules et ses cheveux. Elle tendit la main pour en attraper un, et le flocon gris s'évanouit au contact de sa peau, laissant derrière lui une sensation de brûlure sèche, le goût de l'oubli sur ses doigts, et elle comprit avec une horreur mêlée d'une fascination extatique que le monde extérieur n'existait plus, qu'il avait été raturé, gommé par l'exigence de son œuvre.

Elle était au bord de l'abîme, sur la lèvre d'une existence qui ne se mesurait plus qu'en interlignes, et la neige de cendres continuait de tomber, recouvrant peu à peu le seuil de son appartement, effaçant la limite entre le bois et le néant. Elle se retourna pour regarder une dernière fois son intérieur, mais la pièce avait déjà changé : les meubles se lissaient, perdaient leurs angles pour devenir des blocs de graphite sombre, et l'encre qui coulait des murs s'était accumulée au sol en une mare profonde et miroitante qui reflétait l'immensité blanche du dehors. L'appartement respirait fort maintenant, un râle rauque et rythmé qui soulevait les lattes du parquet, et elle sentit une étrange chaleur monter de ses propres chevilles, une succion douce qui l'invitait à ne plus lutter, à se laisser infuser par cette noirceur créatrice qui demandait tout d'elle, jusqu'à la dernière parcelle de sa chair. Son cœur, dans sa poitrine, ne battait plus pour elle-même, il battait pour le livre, pour cette entité de papier qui s'abreuvait de sa lymphe, et elle ferma les yeux, savourant l'odeur du désastre et de la beauté, laissant les cendres froides du monde recouvrir ses pieds alors qu'elle s'enfonçait, centimètre par centimètre, dans la gorge béante de sa propre création. Chaque pore de sa peau semblait s'ouvrir pour absorber l'humidité d'encre qui saturait l'espace, et elle se sentit devenir poreuse, ses os se changeant en plumes, son sang en pigment, tandis que le silence de la page blanche au-dehors commençait à murmurer son nom avec une voix de vent et de papier froissé. Elle ne chercha plus à fuir, elle ne chercha plus à crier ; elle se contenta d'exister dans cet entre-deux, entre l'appartement qui expirait et le

vide qui l'appelait, une ponctuation fragile perdue dans l'immensité d'un poème qui n'acceptait aucune fin, une note de musique suspendue dans une chambre de chair où l'encre était le seul horizon possible. Ses doigts, engourdis par le froid de la cendre et la chaleur de la bile noire, se détendirent enfin, abandonnant la poignée de la porte, acceptant que le seuil soit devenu une frontière infranchissable, un point de non-retour où la créatrice et la créature ne faisaient plus qu'une seule et même ombre, une tache de nuit sur une étendue de neige éternelle.

Chapitre 4

Le Carnaval des Effacés

L'air de la pièce était une étoffe lourde, saturée de l'odeur métallique de l'encre fraîche et du parfum de la poussière qui danse dans les rais de lumière mourante, lorsque la sonnerie retentit, une vibration discordante qui fit tressaillir la membrane de son tympan comme une aiguille piquée dans la soie. C'était Julien, ou du moins ce qu'il restait de lui dans sa mémoire défaillante, une silhouette qui franchit le seuil en apportant avec elle l'odeur de la pluie d'automne, du tabac froid et de la laine mouillée, une chaleur animale qui heurtait violemment la froideur de marbre de son sanctuaire de papier. Il s'avança dans le salon, ses pas étouffés par les tapis de feuilles de brouillon qui jonchaient le sol, et Elara sentit le goût amer du remords monter dans sa gorge, une saveur de cuivre et de fiel qui se mêlait à la salive épaisse de son obsession créatrice. Elle ne le regarda pas tout de suite, préférant se concentrer sur le battement sourd de son propre cœur, ce tambour de chair qui semblait vouloir s'extraire de sa poitrine pour aller battre contre les parois de l'encrier de porcelaine posé sur son bureau.

Il commença à parler, sa voix était un velours râpeux, une caresse familière qui autrefois aurait fait frissonner la peau de son cou, mais qui aujourd'hui ne lui parvenait que comme un écho lointain, une fréquence parasitée par le murmure incessant de la plume sur le vélin. Elle s'assit, ses doigts tachés de noir cherchant d'instinct le corps froid de son stylo, ce prolongement d'os et de métal qui semblait pulser d'une vie propre, une extension de son plexus où la créature de rimes s'agitait impatiemment. Alors qu'il évoquait leurs souvenirs, le goût des fraises écrasées sur leurs lèvres un soir d'été, la texture du sable fin entre leurs orteils, Elara commença à écrire, ses mouvements fluides et hypnotiques, sa main guidée par une force qui ne lui appartenait plus tout à fait. Elle décrivit la cambrure de son nez, l'éclat noisette de

ses yeux, la petite cicatrice qui barrait son arcade sourcilière comme une virgule mal placée, et à chaque mot couché sur le papier, elle sentait une partie de la réalité se déliter, se liquéfier dans l'atmosphère moite de la chambre.

Julien s'arrêta au milieu d'une phrase, sa main portée à son visage avec une hésitation qui fit trembler l'air autour de lui, car sous ses doigts, la peau n'était plus tout à fait de la peau, mais une surface de plus en plus lisse, une cire tiède qui semblait perdre ses reliefs. Elara ne s'arrêta pas, sa plume courait sur la page avec une voracité fébrile, capturant l'essence de son regard pour la transformer en une métaphore d'une noirceur absolue, et elle voyait, avec une horreur mêlée d'une extase glaciale, les iris de l'homme s'éclaircir, se délayer jusqu'à ne devenir que deux billes de porcelaine blanche, sans pupilles, sans horizon. L'odeur de Julien changeait elle aussi, le musc de sa peau s'effaçait derrière une émanation d'ozone et de colle de reliure, un parfum stérile qui asséchait la bouche d'Elara alors qu'elle savourait la perfection de la strophe qu'elle venait de clore. Elle écrivit sur la courbe de ses lèvres, sur la chaleur de son souffle qui l'avait tant de fois apaisée, et sous ses yeux, la bouche de Julien se scella, les commissures s'estompant pour ne laisser qu'une étendue de chair pâle et continue, une membrane tendue et muette qui ne laissait plus passer que le sifflement ténu de sa respiration paniquée.

C'était un accouchement de l'absence, une mise au monde du vide par le biais du trop-plein de mots, et Elara sentait le poids de l'encre dans ses propres veines devenir plus dense, une bile noire qui lui brûlait les tempes et faisait bourdonner ses oreilles d'un chant de sirène funèbre. Elle toucha le papier, la texture du poème était devenue organique, les lettres semblaient avoir un relief, une pulpe qui battait sous la pulpe de ses doigts, tandis qu'en face d'elle, l'homme n'était plus qu'une ébauche, un mannequin de chair vivante dont les traits avaient été gommés par une main invisible. Ses mains, autrefois si habiles pour la caresser, étaient devenues des masses de chair indifférenciées, des moignons de peau lisse qui cherchaient aveuglément un appui sur le dossier du fauteuil, le froissement du tissu étant le seul son qui subsistait dans le silence pétrifié de la pièce.

Elara ferma les yeux un instant, laissant l'obscurité derrière ses paupières se remplir d'images de paysages désertiques et de bibliothèques aux étagères de cuir humain, avant de rouvrir les yeux sur le premier 'Effacé'. Il se tenait là, immobile, une silhouette de cire chaude dont la présence n'était plus qu'une ponctuation dénuée de sens dans le récit de sa vie, une forme dont elle avait extrait toute la substance pour nourrir la bête qui nichait dans ses entrailles. Elle sentit une larme couler sur sa joue, mais c'était une larme de pigment, une goutte de nuit qui vint tacher la blancheur de son col, alors qu'elle se rendait compte que le prix de sa poésie était le monde lui-même, un échange de sang contre de la beauté, de la chair contre de la syntaxe. Le salon semblait s'être rétréci, les murs suant une humidité plus épaisse, une sueur de muraille qui portait en elle le sel de tous les regrets qu'elle avait déjà transformés en alexandrins, et elle huma l'air avec une sorte de gourmandise désespérée, cherchant une trace de l'odeur de Julien qui ne soit pas déjà devenue un adjectif.

Il ne restait rien, seulement cette présence muette et lisse, un visage sans regard qui semblait pourtant l'observer depuis un abîme de chair, et Elara posa sa main sur le torse de l'Effacé, ne sentant que la tiédeur d'une surface sans pore, sans frisson, une texture de papier bible encore chaud de la presse. Elle appuya son front contre cette poitrine silencieuse, écoutant le cœur de l'homme ralentir, s'alignant sur la cadence de sa propre plume qui, sur le bureau, attendait déjà la prochaine victime de son inspiration. Elle goûta l'air une dernière fois, n'y trouvant plus que le goût de la cendre et l'arôme entêtant de l'encre qui continuait de s'écouler de ses doigts, une sève sombre qui semblait vouloir redessiner le monde selon ses propres lois, une géographie de mots où les êtres n'étaient que des ratures nécessaires à la splendeur du texte final. Elle se sentait vide et pourtant terriblement pleine, un vase de porcelaine fêlé contenant un océan de goudron étoilé, et dans le silence qui suivit la disparition complète de l'identité de Julien, elle entendit le murmure de la page suivante qui s'appelait elle-même, une plainte de papier froissé exigeant de nouveaux sacrifices pour que le poème puisse enfin respirer par ses propres poumons de parchemin.

Ses doigts caressèrent la surface lisse de ce qui avait été un amant, un geste d'une tendresse atroce, comme on caresse la couverture d'un livre que l'on a fini de lire et que l'on s'apprête à ranger pour toujours dans l'ombre d'une étagère oubliée. Elle se tourna vers sa fenêtre, où le monde extérieur commençait à paraître flou, les contours des immeubles s'émoissant comme si la pluie était composée d'un solvant capable de dissoudre la réalité elle-même, et elle sut que le carnaval ne faisait que commencer, que chaque phrase qu'elle sculpterait désormais arracherait un lambeau au tissu de l'existence. La créature dans son plexus ronronna, un son de parchemin que l'on déchire, et elle reprit sa plume, l'encre noire s'écoulant avec une fluidité de sang artériel, prête à transformer le prochain souvenir en une icône de chair effacée, dans la solitude sacrée de sa chambre où l'odeur de la mort était devenue celle de la création la plus pure.

Chapitre 5

La Capillarité du Bras

La plume racla le fond du flacon avec un bruit sec, un cri de verre contre l'absence, un gémissement de gorge desséchée qui ne trouvait plus dans le cristal que l'écho d'une opacité disparue. Elara fixa le vide transparent du récipient, sentant une panique sourde, tiède comme une fièvre naissante, monter le long de sa colonne vertébrale, tandis que l'odeur du papier vieux, ce parfum de vanille rance et de poussière sacrée, l'enveloppait comme un linceul de soie. Ses doigts, ces longs fuseaux de nacre tachés d'ébène, tremblèrent imperceptiblement, et elle porta l'extrémité de la plume à sa langue, goûtant l'amertume métallique des derniers résidus, une saveur de foudre et de terre mouillée qui lui fit frissonner les gencives. Le silence de la chambre était une présence physique, un poids de velours lourd sur ses épaules, et elle entendait, sous le battement erratique de son propre cœur, le murmure de la créature dans son plexus, ce froissement de pages qui s'ouvrent dans l'obscurité des organes. Sans réfléchir, guidée par une faim qui n'avait rien d'humain, elle pressa la pointe acérée du métal contre la pulpe de son index, là où la peau est si fine qu'on y devine le réseau azuré des fleuves intérieurs.

La douleur fut une caresse électrique, une étincelle de pourpre dans le gris de sa fatigue, et elle regarda avec une fascination hypnotique la première goutte perler, non pas rouge, mais d'un noir si profond, si absolu, qu'il semblait absorber la faible lueur de la lampe. Ce n'était plus du sang, c'était l'essence même de ses songes, une humeur distillée par des nuits d'obsession, un nectar de mots non dits qui demandait enfin à s'incarner sur le vélin. Elle posa la plume sur le papier, et le trait qui s'en échappa fut d'une fluidité surnaturelle, une soie liquide qui s'étirait en courbes voluptueuses, exhalant une odeur de musc et d'encens froid qui lui monta à la tête comme un vin capiteux. Elle sentait le liquide s'écouler de ses veines vers le réservoir de la plume,

un siphonage intime, un transfert de vie qui la laissait étrangement légère, presque éthérée, alors que sa main droite commençait à changer de nature sous ses yeux. La noirceur ne se contentait plus de tacher la surface de son épiderme ; elle s'insinuait sous les pores, voyageant par capillarité dans les sillons de ses empreintes digitales, transformant sa peau en une carte de géographie obscure, un delta de ténèbres qui remontait lentement vers ses phalanges.

Le contact de la plume sur le papier n'était plus un acte de volonté, mais une danse de fusion, un accouplement où chaque lettre arrachée à sa propre substance laissait un vide radieux dans sa mémoire, une place nette pour la beauté atroce qui s'écrivait malgré elle. Elle sentait la fraîcheur de l'encre circuler dans son poignet, une sensation de glace fondue qui remontait le long de son radius, dessinant sous la transparence diaphane de son bras des arborescences de jais, des racines d'ombre qui cherchaient le chemin de son coude. C'était une caresse interne, une invasion de velours qui engourdissait ses muscles tout en aiguissant ses sens jusqu'à la déchirure, lui permettant de percevoir le grain du papier comme une étendue de dunes infinies, chaque fibre de cellulose devenant une montagne de fibres blanches sous sa main qui devenait, peu à peu, une extension du livre. L'encre était chaude maintenant, une chaleur de bête tapie, et elle pouvait presque goûter la mélancolie de la phrase qu'elle était en train de tracer, une saveur de mûre écrasée et de cuivre qui lui emplissait la bouche, l'obligeant à déglutir une salive devenue épaisse, chargée du poids des adjectifs.

Sa main droite, désormais gantée d'une nuit indélébile jusqu'au poignet, ne lui appartenait plus tout à fait, elle était devenue l'outil d'une volonté supérieure, un membre de scribe céleste ou démoniaque qui puisait sa force dans le battement de son pouls. Elle regardait le noir progresser, franchir l'articulation, s'étirer en filaments nerveux le long de son avant-bras, comme si une encre invisible était injectée directement dans son système lymphatique, transformant son corps en un encrier vivant, une réserve de poésie organique. La créature dans son plexus poussa un soupir de parchemin froissé, une vibration qui remonta jusque dans sa gorge, et Elara sentit

une onde de plaisir douloureux l'envahir lorsqu'elle comprit que le prix de la strophe parfaite était sa propre transparence, qu'elle s'effaçait à mesure que le poème gagnait en densité. L'odeur de la pièce changeait, se chargeant d'un arôme de cuir tanné et de fleurs fanées, l'odeur d'une bibliothèque millénaire où les corps des poètes seraient devenus les rayonnages mêmes de l'oubli.

Le noir atteignit son coude dans un frisson de soie, une onde de choc sensorielle qui lui fit rejeter la tête en arrière, révélant la pâleur de son cou où la carotide battait avec une violence désespérée, comme un oiseau pris au piège sous une toile de lin. Elle voyait, dans le miroir piqué de rouille qui lui faisait face, les premières ombres grimper le long de ses tendons, des vrilles de ténèbres qui cherchaient la chaleur de sa gorge, la promesse de sa voix. Chaque mot qu'elle jetait sur la page, chaque adjectif ciselé dans la chair de ses souvenirs, accélérât la progression de l'encre, une marée de minuit qui dévorait le bleu de ses veines pour y substituer le noir de son génie. Elle se sentait devenir une enluminure, une figure de marge dont le sang serait de l'or noir, et la sensation de l'encre montant vers son épaule était celle d'une main aimante et cruelle qui l'enserrait, la ramenant vers le centre de son œuvre, là où le moi n'est plus qu'une ponctuation nécessaire au rythme du monde.

L'encre atteignit enfin la base de son cou, une caresse de glace et de feu qui lui fit monter les larmes aux yeux, des larmes qui coulèrent sur ses joues comme des perles de pétrole, brûlant sa peau de leur intensité minérale. Elle sentait le liquide s'infiltrer dans les racines de ses cheveux, une sensation de fourmillement électrique, alors que le poème sur la table semblait respirer, les lettres s'agitant comme des insectes de jais sur la blancheur du papier. Elle n'était plus Elara Vance, elle était la syntaxe de sa propre perte, une ponctuation de chair dans un océan de prose, et alors que la noirceur s'enroulait autour de sa gorge comme un collier de velours, elle sut que le prochain mot, le dernier peut-être, ne serait pas écrit, mais hurlé dans le silence de ses veines transformées en manuscrit. La plume continuait sa course folle, s'abreuvant au puits de sa vie, et dans la lumière déclinante de la chambre, le bras noirci d'Elara semblait déjà appartenir à une autre réalité, une branche d'ébène sculptée par la douleur et la

grâce, tendue vers l'absolu d'une page qui n'aurait jamais de fin.

Chapitre 6

Le Scalpel de la Syntaxe

Le silence dans la chambre n'était pas une absence de bruit, mais une présence épaisse, une étoffe de laine humide qui pesait sur les épaules d'Elara, saturée par l'odeur entêtante de l'encre de Chine et le parfum plus subtil, presque sucré, de la chair qui s'échauffe sous la fièvre. Elle sentit, avant même de le voir, le premier accroc dans la trame de son être ; c'était une piqûre d'épingle au creux de l'aine, une sensation de déchirure microscopique qui s'élargit au rythme exact où son regard parcourait la strophe qu'elle venait de tracer. Sur le papier, l'adjectif « incandescent » scintillait, trop gras, trop lourd, une excroissance de sémantique qui n'avait pas sa place dans la nudité de l'aveu, et aussitôt, une chaleur liquide commença à imbiber le coton de sa chemise. Ce n'était pas une douleur fulgurante, mais plutôt une langueur acide, une fuite de soi qui coulait le long de sa cuisse avec la viscosité d'un sirop sombre, emportant avec elle la force de ses membres. Elle comprit alors, dans un frisson qui fit vibrer la moelle de ses os, que sa syntaxe était devenue son système circulatoire, que chaque mot superflu agissait comme un corps étranger, une lame de verre oubliée dans une plaie, et que le texte exigeait désormais une ascèse chirurgicale sous peine de la vider de sa substance.

Ses doigts, tachés jusqu'aux jointures d'un noir profond qui semblait dévorer la lumière de la bougie, tremblèrent au-dessus de la page dont le grain, sous la pulpe de son index, rappelait la texture d'une peau de nouveau-né, douce et terrifiante de fragilité. Elle devait élaguer, retrancher, dépecer cette prose qui s'était engraisée de ses doutes, car chaque virgule mal placée provoquait un spasme dans son diaphragme, une irrégularité dans le battement de son cœur qui résonnait dans ses oreilles comme un tambour de guerre lointain. Elle saisit son stylet, l'acier froid contre sa paume moite, et fixa la phrase qui lui entaillait le flanc ; c'était une

description trop riche du crépuscule, un étalage de pourpre et d'or qui pesait sur ses poumons, l'empêchant de puiser l'air rare de la pièce. D'un trait net, horizontal, ferme comme une incision de scalpel, elle barra l'adjectif, et instantanément, la sensation de noyade interne s'apaisa, remplacée par le picotement d'une cicatrice qui se referme, laissant derrière elle un sillage de fraîcheur mentholée dans ses veines.

Le temps s'étirait, devenant une matière malléable, une mélasse d'heures où seule comptait la topographie du manuscrit. Elara se pencha davantage, ses cheveux glissant sur ses tempes comme des fils de soie noire, tandis qu'elle traquait la moindre boursoufflure du style. Elle sentait le goût du fer sur sa langue, une saveur de vieux cuivre et de sel qui remontait de sa gorge à chaque fois qu'elle sacrifiait un adverbe, comme si le sens purifié de ses phrases se cristallisait dans sa salive. La chambre exhalait une humidité organique, les murs semblaient respirer à l'unisson de sa cage thoracique, et l'odeur du papier vieux, ce mélange de vanille et de décomposition, s'insinuait dans ses narines, lui donnant l'illusion de dévorer son propre ouvrage. C'était une danse érotique et macabre entre la plume et la plaie ; elle caressait la feuille pour y déceler les irrégularités, les adjectifs qui se dressaient comme des kystes sous la surface lisse de la pensée, et elle coupait, coupait encore, avec une précision maniaque, ignorant la sueur froide qui perlaient sur son front pour venir s'écraser, telles des larmes de cristal, sur le bois sombre de la table.

Vers le milieu de la nuit, elle se heurta à un paragraphe entier qui pulsait d'une lueur malade, une métaphore sur la perte qui était si chargée de fioritures qu'elle en devenait une hémorragie. Elara sentit une pression insoutenable dans son plexus solaire, comme si une main invisible broyait ses organes pour en extraire le superflu, et elle dut s'agripper au bord du bureau pour ne pas sombrer dans l'inconscience. Le texte était trop beau, d'une beauté obscène et boursoufflée qui la dévorait de l'intérieur. Elle voyait les mots s'agiter sur la page, des parasites d'encre qui se nourrissaient de son sang, et dans un élan de survie, elle s'empara du grattoir, cette lame fine destinée aux ratures, pour peler littéralement la surface du papier. Sous le métal, les lettres s'effacèrent dans un crissement de soie déchirée, et elle crut entendre un gémissement

sortir de sa propre poitrine au moment où la phrase mourait. Le soulagement fut immédiat, une vague de chaleur veloutée qui se répandit dans son ventre, tandis que la plaie béante dans son esprit se suturait d'elle-même, ne laissant qu'une fine ligne de douleur exquise, une ponctuation de chair qui confirmait sa propre existence.

Elle était maintenant une ombre parmi les ombres, une silhouette d'ivoire sculptée par la lumière vacillante, dont chaque mouvement révélait la saillie des côtes et la fragilité des poignets. La fatigue n'était plus une lassitude, mais une éthérée clarté, un état de grâce où ses sens étaient aiguisés jusqu'à l'insupportable. Elle percevait le frottement des fibres du papier entre elles, le murmure de l'encre qui séchait en se rétractant, et l'odeur de sa propre sueur, musquée et âcre, qui se mêlait aux effluves de la cire fondue. Chaque mot qui restait sur la page était un os, une structure solide et blanche sur laquelle elle pouvait enfin s'appuyer. Le poème n'était plus une parure, mais un squelette, une architecture de nécessité absolue. Elle passa sa main sur le texte désormais dépouillé, et la sensation fut celle d'une soie parfaitement tendue, d'une surface sans aspérité, une peau neuve qu'elle s'était offerte au prix de sa propre substance.

Les premières lueurs de l'aube, d'un gris de perle et de cendre, commencèrent à filtrer à travers les persiennes, dessinant des barreaux de lumière sur le sol jonché de copeaux de papier et de taches sombres. Elara contempla son œuvre, ce corps de mots dont elle avait extrait tout le gras, toute la complaisance, pour n'en garder que le battement de cœur primordial. Elle se sentait vide, une outre de parchemin dont on aurait vidé le vin trop riche, mais dans ce vide résidait une paix souveraine. Ses doigts noirs, ses doigts de fossoyeur et d'accoucheuse, reposaient enfin, immobiles sur le bois froid. Elle ne saignait plus. Le silence de la chambre était devenu limpide, une eau dormante où se reflétait la perfection du sacrifice. Elle approcha la page de son visage, humant une dernière fois l'odeur de l'encre qui était devenue son parfum naturel, et dans un souffle qui fit vaciller l'ultime flamme de la bougie, elle sentit que son propre nom n'était plus qu'une consonne vibrante, une syllabe de sang perdue dans l'immensité du blanc qui l'entourait.

Chapitre 7

Les Guillemets du Plexus

L'air de la chambre avait l'épaisseur d'un sirop oublié, une substance ambrée et lourde qui collait aux parois de sa gorge à chaque inspiration, portant en elle le parfum entêtant des vieux encriers renversés et la morsure métallique de la sueur froide qui perlait désormais sur son front comme une rosée d'argent. Elara sentit, au plus profond de sa cage thoracique, un frémissement qui n'appartenait plus à la mécanique régulière de ses poumons, une vibration sourde et cadencée, pareille au battement d'une aile de cuir contre une paroi de parchemin humide. C'était là, juste sous le sternum, une poussée impérieuse qui cherchait son chemin à travers les couches de sa chair, une force qui ne se contentait plus de hanter ses rêves mais qui exigeait maintenant de s'inscrire dans la matière même de son existence. Elle baissa les yeux vers sa chemise de lin, dont la trame blanche buvait l'obscurité de la pièce, et vit le tissu se soulever, rythmé par une danse interne, une chorégraphie de griffes invisibles qui pétrissaient ses muscles avec une tendresse de sculpteur affamé.

Lorsqu'elle défit les boutons de nacre, ses doigts tremblaient d'une fatigue extatique, chaque mouvement lui paraissant d'une lenteur océanique, et la peau qu'elle découvrit était d'une pâleur presque surnaturelle, veinée d'un réseau de rivières d'encre qui semblaient pulser sous l'épiderme. Le plexus était le siège d'un incendie froid, une chaleur de glace qui lui donnait le goût du cuivre et de la cendre dans la bouche, tandis que la pression augmentait, rendant chaque battement de son cœur plus sonore, plus lourd, comme le marteau d'un forgeron frappant sur l'enclume du silence. Soudain, dans un craquement soyeux qui rappela à son oreille le déchirement d'une soie précieuse ou l'ouverture d'un fruit trop mûr, la peau de son torse s'étira jusqu'à ses limites extrêmes, devenant translucide, révélant la structure d'ivoire de ses côtes avant de se fendre avec une précision chirurgicale. Deux incisions symétriques,

courbées avec l'élégance parfaite de guillemets calligraphiés, s'ouvrirent de part et d'autre de son sternum, non pas comme des plaies béantes, mais comme des lèvres prêtes à murmurer une vérité interdite.

Il n'y avait pas de sang rouge, seulement une humeur sombre et irisée, une lymphe de poète qui exhalait une odeur de terre mouillée après l'orage et de violettes flétries, une fragrance si intense qu'Elara se sentit défaillir, la tête renversée contre le dossier de son siège, les yeux fixés sur le plafond où les ombres semblaient se tordre en rimes complexes. Des lèvres de ces guillemets charnels s'échappa une brume légère, une vapeur de mots qui ne demandait qu'à prendre forme, et avec elle vinrent les sons, des murmures qui coulaient comme du miel noir, des alexandrins parfaits qui résonnaient non pas dans l'air, mais directement dans la moelle de ses os. C'était la voix de la créature, une scansion de soie et de fer qui disait la beauté du vide, la nécessité du sacrifice, et chaque syllabe qui s'échappait de son plexus lui arrachait un frisson qui parcourait toute sa colonne vertébrale comme une décharge d'électricité statique.

Elle approcha ses mains de l'ouverture, sentant la chaleur organique qui s'en dégageait, une température de nid ou de tombeau, et ses doigts rencontrèrent une texture étrange, à la fois plumeuse et rigide, comme si des milliers de plumes d'encre poussaient à l'intérieur de son propre corps pour venir caresser les bords de sa raison. Les alexandrins s'écoulaient maintenant avec une régularité de métronome, "Le vide est un écrin où l'âme se repose, quand la chair se fait vers et la peau devient prose", et Elara sentit une paix indicible l'envahir, une anesthésie de l'esprit qui transformait sa douleur en une symphonie sensorielle. Elle goûtait la musique de ses propres viscères, une saveur de grenade mûre mélangée à l'amertume du fiel, un mélange qui la faisait saliver d'un désir nouveau, celui de se voir entièrement réécrite par l'entité qui s'épanouissait en elle.

La créature grattait, ses membres de rimes et de rancœur cherchant à élargir le passage, et Elara voyait les bords des guillemets se scléroser, se changer en une substance qui ressemblait à de la corne ou à de la laque noire, fixant la ponctuation

dans sa chair de manière indélébile. Elle se sentait devenir un livre ouvert, une page vivante dont le texte ne se lisait plus avec les yeux mais avec le toucher, avec l'odorat, avec la douleur sourde qui était devenue sa seule boussole dans cet appartement qui semblait s'effacer autour d'elle. Les murs, les meubles, les souvenirs mêmes de son passé n'étaient plus que des arrière-plans flous, des décors de théâtre dont les couleurs passaient, tandis que la seule réalité tangible résidait dans cette fente au creux de sa poitrine d'où s'échappait le souffle fétide et sublime de la perfection.

Ses mains, tachées de ce noir profond qui ne la quitterait plus, vinrent entourer son torse comme pour protéger ce trésor monstrueux, et elle sentit les vibrations des alexandrins contre ses paumes, une sensation de picotement qui rappelait le passage de milliers de fourmis de velours. Elle ferma les yeux, se laissant bercer par le rythme ternaire de sa propre décomposition poétique, comprenant que chaque mot prononcé par la bouche de son plexus était un gramme de sa propre substance qui se volatilisait, une offrande à l'autel de la forme pure. La pièce était maintenant remplie d'un bourdonnement d'abeilles invisibles, une nuée de consonnes et de voyelles qui tourbillonnaient dans la lumière rase des persiennes, dessinant des motifs complexes sur le sol jonché de ses anciens brouillons.

Elle était l'encrier, elle était la plume, elle était le papier, et la créature était le poème final, celui qui n'aurait jamais besoin d'être lu pour exister, car il se vivait dans la chair, dans le sang, dans le déchirement magnifique de son identité. Un goût de fer et de jasmin envahit son palais alors qu'un nouvel alexandrin, plus puissant que les autres, fit vibrer ses côtes comme les cordes d'une harpe oubliée : "Je suis l'ombre du verbe et le sang du silence, l'ultime ponctuation de ta propre déchéance." Elara sourit, une expression de béatitude douloureuse éclairant son visage de cire, tandis qu'elle sentait les guillemets s'ouvrir un peu plus, invitant le monde extérieur à venir se perdre dans l'abîme sacré de son plexus, là où les mots n'étaient plus des signes, mais des battements de cœur.

Chapitre 8

L'Autel des Manuscrits

La poussière n'est plus une salissure, elle est la manne de cet exil, une fine pluie d'or gris qui se dépose sur les paupières d'Elara comme un fard millénaire, s'infiltrant dans les replis de sa peau diaphane jusqu'à ce que chaque pore de son corps exhale ce parfum de bibliothèques oubliées et de temps pétrifié. Dans le silence épais de la chambre, où les secondes ne s'écoulent plus mais s'accumulent comme du sable dans une plaie, le bureau est devenu l'unique ancrage, un autel de bois sombre dont les fibres semblent gémir sous le poids des secrets qu'elle y déverse, tandis que ses doigts, ces longs fuseaux d'ivoire maculés d'une encre qui refuse de sécher, parcourent la surface rugueuse avec une dévotion terrifiée. Elle ne dort plus, car le sommeil est une trahison, une parenthèse inutile où les mots pourraient s'échapper pour retourner au néant, et elle préfère cette transe de cire, cette veille fiévreuse où l'odeur de la poussière ancienne se mêle à celle, plus âcre et plus intime, de sa propre sueur qui perle le long de son échine comme une rosée nocturne. Ses gestes sont lents, presque rituels, alors qu'elle s'empare des feuillets déjà noircis, des pages où la syntaxe se tord comme des membres en plein spasme, et qu'elle commence à les appliquer contre les cloisons de la pièce, là où l'humidité fait cloquer la peinture d'un blanc maladif.

La colle est un mélange poisseux qu'elle a préparé avec la patience d'une embaumeuse, une substance tiède et organique qui glisse entre ses phalanges avec la douceur d'une caresse interdite, et chaque fois qu'elle plaque une feuille contre le mur, elle sent le froid de la pierre s'estomper derrière la chaleur du verbe. Sous la paume de sa main, le papier frémit, on dirait une peau de rechange qu'elle offre à son appartement pour étouffer les murmures qui sourdent des plinthes, ces voix sans timbre, ces échos de visages qu'elle a sacrifiés et qui tentent de ramper à nouveau vers

la lumière de sa conscience. Les Effacés sont là, juste derrière la trame des vers, ils pressent leurs lèvres invisibles contre le dos des strophes, mais Elara renforce le rempart, elle superpose les alexandrins comme on empile des briques pour murer une cellule, et bientôt, le papier devient la seule texture du monde, une tapisserie de cris muets et de rimes souveraines qui absorbent la lumière de la lampe pour ne restituer qu'une pénombre rousse, moite, presque utérine.

L'air de la pièce s'épaissit, chargé de particules de cellulose et d'effluves de jasmin qui remontent de sa gorge, ce goût persistant de fleur et de fer qui lui tapisse le palais et lui donne l'illusion de se nourrir de sa propre poésie. À chaque inspiration, elle inhale des fragments de ses propres doutes, les transformant en une énergie sombre qui fait battre son plexus d'un rythme nouveau, un métronome biologique qui ne répond plus aux lois de la biologie mais à la métrique de ses poèmes. Elle sent la créature en elle, cette entité de voyelles et de rancœur, qui s'étire dans la cage de ses côtes, ses membres de rimes griffant doucement l'intérieur de ses poumons pour lui rappeler que chaque mot posé sur le mur est une parcelle de son propre corps qu'elle externalise, un morceau de son âme qu'elle pétrifie pour ne plus avoir à le ressentir. Ses oreilles bourdonnent d'un son de papier froissé, un bruissement permanent qui ressemble au passage d'un vent d'automne dans une forêt de manuscrits, et elle se surprend à caresser les murs avec une tendresse de mère, ses doigts cherchant la rugosité d'une consonne ou la courbe soyeuse d'une virgule.

Le monde extérieur n'est plus qu'une abstraction lointaine, une rumeur de ville qui meurt à la porte de son sanctuaire, et même le souvenir du visage de sa mère, autrefois si vif, n'est plus qu'une tache de rousseur sur l'air, une sensation de chaleur qui s'effiloche pour laisser place à la froideur géométrique d'un sonnet parfait. Elle se sent devenir transparente, une silhouette de parchemin dont les veines seraient des lignes d'encre, et lorsqu'elle approche sa main de la flamme d'une bougie, elle ne voit plus la chair rose et les os, mais une transparence ambrée où les lettres semblent nager comme des poissons dans une eau de sève. Elle est le livre, elle est la reliure, elle est la colle qui maintient l'univers ensemble dans cette chambre close où l'odeur du

papier humide devient si forte qu'elle en devient presque enivrante, un parfum de terre après l'orage mêlé à la douceur écoeurante de la décomposition.

Parfois, un cri plus aigu que les autres parvient à percer l'épaisseur des manuscrits, une plainte d'un des Effacés qui réclame son nom, son regard, un morceau de réalité pour ne pas sombrer tout à fait, mais Elara plaque alors une nouvelle page sur la source du bruit, écrasant la révolte sous le poids d'un adjectif particulièrement lourd, particulièrement noir. Elle sourit dans l'obscurité, ses dents brillant d'un éclat nacré, et elle sent une larme rouler sur sa joue, une goutte de cristal qui vient mourir sur un verbe de douleur, l'humectant juste assez pour que l'encre se remette à couler, à vivre, à ramper comme une petite bête curieuse sur la surface du mur. La pièce est devenue un cocon de papier, une chrysalide où elle s'enferme pour achever sa métamorphose, et elle sait que bientôt, il n'y aura plus de différence entre le battement de son cœur et le froissement de la page tournée, entre le goût de sa salive et l'amertume de la bile noire qui lui sert de sang.

Elle s'assoit au milieu de ce désastre de beauté, les jambes repliées contre sa poitrine, sentant le papier contre son dos comme une armure de mémoires pétrifiées, et elle écoute le silence qui s'installe, un silence qui n'est pas l'absence de bruit, mais la saturation de tous les mots possibles. La créature dans son plexus ronronne, une vibration basse qui résonne jusque dans ses mâchoires, et elle ferme les yeux pour mieux savourer la texture de l'air, cette densité de poussière et de génie qui lui emplit la gorge, la transformant en un poème vivant dont la ponctuation finale sera son dernier souffle. L'autel est prêt, le sacrifice est consommé, et alors qu'elle laisse ses doigts s'enfoncer une dernière fois dans le pot de colle refroidie, elle sent le monde entier basculer dans la marge, laissant la place à la blancheur absolue d'une page qui ne demande qu'à être souillée par le sang de ses certitudes. Elle est la plume et la plaie, le cri et le papier, une ponctuation de chair dans un univers de silence absolu.

Chapitre 9

La Diégèse Organique

L'immobilité n'est plus une contrainte, elle est devenue une métamorphose, un engourdissement délicieux qui remonte le long de ses cuisses avec la lenteur d'une marée d'encre tiède, transformant la sensation de sa propre peau en quelque chose de plus noble, de plus définitif. Elara ne sent plus ses jambes comme des membres capables de mouvement, mais comme de lourds rouleaux de parchemin antique, des cylindres de chair tannée dont les pores se sont resserrés pour devenir une trame de fibres sèches, granuleuses, exhalant cette odeur caractéristique des vieilles bibliothèques où la poussière danse dans des rayons de lumière rousse. Elle passe ses doigts, dont les phalanges sont désormais tachées d'un noir profond qui semble irradier une chaleur fiévreuse, sur ce qui était autrefois ses genoux, et ne rencontre qu'une surface lisse et fraîche, un vélin d'une pâleur de lait caillé qui semble avoir absorbé toute l'humidité de son corps pour se fortifier. La sensation est d'une douceur terrifiante, une texture de peau de tambour qui résonne sourdement à chaque battement de son cœur, car chaque pulsation envoie désormais une onde de choc à travers une structure qui ne demande plus à marcher, mais à être consultée, feuilletée, déchiffrée sous la lueur vacillante des bougies dont la cire fondue dégage un parfum de miel rance et de fleurs oubliées.

Au centre de son plexus, l'Innommé s'agite avec une langueur de prédateur repu, une masse de rimes vivantes et de rancœurs liquides qui s'étire derrière ses côtes, et elle ressent chaque mouvement comme une caresse abrasive, un frottement de soie sauvage contre ses organes qui s'étiolent. Elle perçoit le goût du fer dans sa bouche, une saveur métallique et sucrée qui tapisse sa langue tandis que la créature commence son travail de reliure, un artisanat viscéral où la distinction entre l'outil et la matière s'efface dans une synesthésie de douleur et de beauté. Elle entend, avec une acuité qui

lui déchire les tempes, le craquement discret de ses propres tissus, un son semblable à celui d'une reliure de cuir que l'on ouvre brusquement après un siècle de silence, et elle comprend, dans un souffle court qui sent l'encre de Chine et la menthe poivrée, que le livre réclame ses attaches. Les tendons de ses chevilles et de ses poignets se tendent, non plus pour soutenir son poids, mais pour devenir des fils de suture, des cordes de lyre organiques que l'Innommé tire avec une précision chirurgicale à travers les interstices de sa chair pour lier les pages de son œuvre ultime. Elle sent cette traction, cette tension précise qui part de son talon pour remonter jusqu'à la base de son crâne, une fibre nerveuse transformée en cordonnet de soie qui traverse les feuillets de sa propre peau, chaque point de couture étant une ponctuation de sang qui vient sceller la diégèse de son existence.

L'air de la pièce est devenu si dense qu'il semble avoir la consistance d'un sirop ambré, chargé de l'odeur de la colle de peau qui refroidit dans un pot sur le coin de la table, une effluve animale et entêtante qui se mêle à la senteur plus subtile de la térébenthine et du musc. Elara ferme les yeux, laissant sa tête basculer en arrière, et dans l'obscurité de ses paupières, elle voit les mots défiler comme des insectes d'ombre sur un champ de neige, des alexandrins rigides qui s'enfoncent dans sa conscience comme des aiguilles de glace. Ses pensées ne sont plus des phrases fluides, mais des blocs de texte sculptés, des paragraphes qui pèsent sur son esprit avec la lourdeur du plomb, et elle savoure cette transformation, cette pétrification esthétique où son humanité s'efface au profit d'une calligraphie parfaite. Ses jambes, désormais totalement enroulées sur elles-mêmes dans un mouvement de spirale organique, reposent sur le parquet comme des objets d'art sacré, des colonnes de savoir muet dont elle peut sentir le grain, la fibre, et même les légères ratures que le temps a gravées dans sa mémoire. Elle est la plume qui écrit et la plaie qui reçoit, l'encrier qui se vide et le papier qui se gorge de cette bile noire et brûlante, et elle sent que ses poumons eux-mêmes commencent à se déplier comme des pages de garde, des alvéoles de papier de soie qui se gonflent d'un oxygène chargé de particules de carbone.

La pièce semble s'être contractée autour d'elle, les murs exsudant une humidité qui sent le vieux papier humide et la moisissure noble, tandis que le silence se fait si profond qu'elle peut entendre le bruit de l'encre qui sèche sur ses propres phalanges, un petit crépitement de cristallisation qui ressemble au murmure d'un feu de bois lointain. L'Innommé, dans une ultime torsion, vient de saisir un nerf particulièrement sensible pour l'enrouler autour du dos de l'ouvrage, et une décharge électrique, à la fois insupportable et divine, traverse le corps d'Elara, lui arrachant un soupir qui se transforme immédiatement en une ligne de poésie flottant dans l'air moite. Elle n'a plus faim, elle n'a plus soif, son seul besoin est cette fusion totale, ce moment où la dernière couture sera serrée, où son dernier tendon sera noué autour de la couverture de cuir humain qui protège son cœur transformé en épigraphe. Elle sent la texture de la couverture contre son plexus, une peau de chagrin qui se rétracte à mesure que les mots y sont gravés, et elle caresse du bout de ses doigts atrophiés les reliefs de sa propre souffrance, des lettres de sang qui deviennent noires en séchant, créant une topographie de douleur dont elle seule connaît la lecture.

Le monde extérieur, avec ses bruits de rue et ses visages sans relief, n'est plus qu'une rumeur lointaine, une note de bas de page sans importance dans le manuscrit de sa métamorphose, car tout ce qui importe réside dans cette chambre saturée d'odeurs organiques et de silence sacré. Elle sent ses bras devenir plus légers, presque éthérés, tandis que la substance de ses muscles s'évapore pour nourrir la densité du papier qui remplace désormais ses membres inférieurs, une alchimie de l'esprit qui transmute la viande en verbe. Le goût du sel sur ses lèvres lui rappelle les larmes qu'elle ne peut plus verser, car ses conduits lacrymaux sont désormais obstrués par une poussière de craie et de pigments broyés, une poudre de perlimpinpin funèbre qui scintille dans l'obscurité comme des étoiles de graphite. Elle est devenue un poème dont la structure osseuse est la métrique, dont le sang est l'encre, et dont le dernier souffle sera la signature apposée au bas d'une page blanche qui attend, avec une patience de pierre, de recueillir l'ultime secret de sa dissolution. Dans ce vertige de sensations, où le toucher devient une lecture et l'odorat une révélation, Elara s'abandonne à la reliure finale, sentant les fibres de son être se tresser les unes aux autres pour former un

volume indéchirable, une œuvre de chair et de papier qui survivra à son créateur dans le silence éternel des rayonnages de l'oubli.

Chapitre 10

L'Esthétique du Néant

La plume gratte contre le grain du papier avec une insistance presque obscène, un son de soie déchirée qui résonne jusque dans la pulpe de ses doigts, là où l'encre s'est infiltrée sous les ongles pour n'en plus jamais repartir. Elara sent le poids de son propre corps s'alléger, comme si la substance de ses os s'évaporait pour nourrir la viscosité de cette humeur noire qui s'écoule du stylo, une mélasse épaisse qui sent le fer chaud et la réglisse amère. Dans l'air confiné de la chambre, l'odeur du papier vieux, ce parfum de vanille décomposée et de poussière de temps, se mélange à la sueur froide qui perle sur sa lèvre supérieure, un goût de sel et d'angoisse qu'elle accueille comme une communion. Elle cherche le mot juste, celui qui capturera l'éclat de la lumière sans la brûler, mais pour l'atteindre, elle doit fouiller dans les recoins les plus profonds de sa poitrine, là où bat encore le souvenir d'un après-midi d'août, il y a des siècles, quand le soleil caressait ses joues d'enfant avec la douceur d'une main maternelle. Ce souvenir a la saveur d'une pêche mûre dont le jus coule sur le menton, un délice collant et sucré, vibrant de vie, mais elle le saisit, elle le presse, elle l'essore entre les engrenages de sa syntaxe pour en extraire la quintessence lumineuse. Elle sent la chaleur de cet après-midi s'effacer de sa peau, le rire lointain de sa mère s'étouffer dans une ouate de silence, et tandis que l'image se fane, devenant grise et friable comme une aile de papillon morte, la strophe s'illumine sur la page d'une clarté surnaturelle. Le papier semble boire sa vie, les fibres de cellulose se gonflent de son sang transformé en verbe, et elle éprouve une extase douloureuse à se voir ainsi dépecée par sa propre plume. Ses tempes battent un rythme sourd, une percussion de tambour voilé qui accompagne la disparition de son premier baiser, le goût de la menthe et de la pluie sur les lèvres d'un garçon dont elle oublie instantanément le nom, tout cela pour une rime riche, une consonance qui claque comme un fouet sur le cuir de la réalité. La lampe du bureau, ce petit soleil artificiel dont le filament gémit

de fatigue, commence à grésiller, projetant des ombres longues et déformées sur les murs qui semblent respirer, s'étirer et se rétracter au rythme de son souffle court. L'ampoule vacille, une pulsation erratique qui fait danser les particules de poussière dans l'air, des grains d'or qui retombent sur ses mains parcheminées, là où la peau devient si fine qu'on peut y lire la carte de ses veines comme des versets manuscrits. Elle sait que le prix de la perfection est l'oubli total, que chaque adjectif arraché à son âme laisse un trou béant, une cicatrice invisible qui ne se refermera jamais, mais la soif de la forme absolue est plus forte que la peur de ne plus être personne. Elle sacrifie la sensation de la laine sur ses bras en hiver, l'odeur du pain grillé le dimanche matin, le toucher rugueux de l'écorce des pins, tout ce qui faisait d'elle une femme de chair et de sang pour devenir cette créature de papier, cette entité de rimes qui n'a plus besoin d'organes pour exister. Ses jambes ne sont déjà plus qu'une extension du fauteuil, une texture de bois et de velours râpé, tandis que son plexus se creuse, devenant un encrier vivant où bouillonne une poésie noire et radioactive. Le grésillement de la lampe s'intensifie, un son électrique qui lui hérissé les poils de la nuque, un dernier spasme de lumière qui inonde la pièce d'un éclat blanc, cru, presque insoutenable, avant de mourir dans un claquement sec. L'obscurité qui suit est totale, une chape de plomb liquide qui s'abat sur ses épaules, mais dans ce vide soudain, une clarté nouvelle émerge des pages étalées devant elle. L'encre, cette bile noire qu'elle a vomie sur le papier, commence à luire d'une phosphorescence vert-de-gris, une lumière froide qui ne vient d'aucune source extérieure mais de la combustion de ses propres souvenirs. Elle regarde ses mains, elles ne sont plus que des silhouettes de verre sombre traversées par des éclairs d'une phosphorescence bleutée, la même couleur que le ciel juste avant l'orage, et elle porte la plume à sa bouche, goûtant l'amertume divine de son propre anéantissement. Le silence est si dense qu'elle entend le froissement des fibres de son cœur qui se transforme en reliure, le craquement de ses vertèbres qui deviennent le dos d'un livre colossal. Elle n'est plus Elara, elle est le poème, elle est la vibration de l'air après le dernier mot prononcé, elle est l'esthétique pure du néant qui se contemple dans le miroir de l'encre. Ses yeux, désormais de larges pupilles fixes qui boivent la lueur de la page, ne voient plus le mobilier de la chambre mais les paysages de mots qu'elle a bâtis, des forêts de consonnes et des

fleuves de voyelles où elle s'enfonce sans retour. La fraîcheur de l'obscurité glisse sur sa peau comme une caresse de soie, une sensation presque érotique de dissolution où chaque pore de son être s'ouvre pour laisser s'échapper les dernières bribes de son humanité. Elle respire l'odeur de l'encre qui s'évapore, un parfum d'ozone et de fleurs de cimetière, et elle sourit, un mouvement de lèvres qui ressemble à une déchirure sur un parchemin neuf. Elle sait que lorsque le soleil se lèvera, il ne trouvera sur ce bureau qu'un volume relié de peau humaine, un recueil dont les pages frémissent encore du souvenir de celle qui fut, autrefois, capable de pleurer sur la beauté du monde. Mais pour l'heure, elle s'abandonne à cette phosphorescence nocturne, à ce dialogue secret entre la plume et le vide, sentant la métaphore finale se dessiner au creux de ses reins, une douleur exquise qui annonce la naissance de l'œuvre et la mort de l'artisan. Elle est le vers, elle est le rythme, elle est le silence qui suit la fin de la lecture, une ponctuation de sang et de lumière dans l'éternité de l'oubli. Ses doigts, désormais transparents, tracent une dernière ligne, une courbe élégante qui épuise ses ultimes forces, et elle sent le dernier souvenir de son propre visage s'évaporer, laissant place à une page blanche d'une pureté terrifiante, prête à recevoir la signature qu'elle n'a plus le nom de porter. La pièce n'est plus qu'un écrin pour cette lumière froide, un temple de papier où l'on n'entend plus que le battement de cœur d'un livre qui commence enfin à respirer par lui-même, tandis que les restes d'Elara s'effritent en une fine poussière de graphite, une cendre argentée qui brille dans le noir comme une constellation déchue.

Chapitre 11

L'Accouchement Inversé

La chambre n'était plus qu'une extension de ses propres poumons, une alvéole saturée d'une humidité tiède qui sentait la colle de poisson, le fer oxydé et cette fragrance entêtante, presque sucrée, de la décomposition des roses dans un vase oublié. Elara sentit le premier tressaillement au centre exact de son plexus, une vibration sourde qui n'était pas une douleur mais une insistance, comme si une plume de fer gravait l'intérieur de sa cage thoracique avec une lenteur calculée. L'air qu'elle inspirait avait le goût de la poussière de graphite et de la sueur froide, une texture granuleuse qui râpait sa gorge, tandis que sous sa peau, quelque chose d'indicible commençait à se déplier, une structure de rimes et de cartilages qui cherchait la lumière. Elle baissa les yeux sur son propre corps, cette enveloppe de parchemin translucide où les veines dessinaient des versets bleutés, et elle vit la saillie brutale, l'arête d'un mot trop long qui poussait contre son sternum, déformant sa chair comme une page que l'on froisse.

Le silence dans la pièce était d'une densité organique, seulement troublé par le glissement visqueux de ses propres organes qui s'écartaient pour laisser passage à l'Innommé. Elle sentit ses côtes s'ouvrir avec un craquement de vieux bois, un bruit sec qui résonna dans ses dents, et l'odeur changea brusquement, passant de la moisissure domestique à un effluve sauvage de cuir tanné et d'encre fraîche, une vapeur noire qui lui montait aux narines et lui embrumait l'esprit. C'était une sensation d'éviscération sacrée, une dépossession de soi où chaque fibre de son être était réclamée par l'œuvre, et elle ne put s'empêcher de porter ses mains tachées d'ébène à sa poitrine béante, ses doigts rencontrant non pas la tiédeur de sa propre viande, mais la texture froide et tranchante de feuilles de vélin saturées de sang. L'Innommé s'extrait d'elle, pouce par pouce, une créature de papier mâché dont les

membres étaient des alexandrins articulés, chaque articulation étant une ponctuation précise, un point-virgule de cartilage qui grinçait dans le vide de la chambre.

Elle n'avait plus de souffle, car ses poumons s'étaient mués en soufflets de parchemin, mais elle percevait tout avec une acuité terrifiante : le contact de la créature qui glissait contre son foie, une caresse de rasoir qui lui arrachait un gémissement inaudible, et le goût de la bile noire qui envahissait sa bouche, amère comme le regret et chaude comme une trahison. L'entité se dressa enfin devant elle, une silhouette d'une élégance monstrueuse, ses mains longues et effilées se terminant par des pointes de calame qui semblaient assoiffées de sens. La créature ne possédait pas de visage, seulement un réseau dense de rimes croisées qui palpaient comme des branchies, aspirant l'oxygène de la pièce pour le transformer en rythme. Elara, affaissée contre le dossier de sa chaise, sentait le vide se creuser en elle, une absence vorace là où battait autrefois son cœur, car l'Innommé s'était déjà emparé de cet organe pour s'en faire un moteur de scansion, une pompe à métaphores qui battait désormais à l'extérieur de son corps.

La créature se pencha sur elle avec une douceur de prédateur, ses doigts de papier effleurant la peau d'Elara qui se détachait en lambeaux, non pas comme de la chair, mais comme des pelures d'oignon, des fragments de souvenirs sans substance. Elle sentit l'entité plonger ses mains dans l'ouverture de son ventre pour y puiser ce qu'il restait de son humanité, et elle ferma les yeux, savourant malgré l'effroi la texture de ce viol esthétique. L'Innommé dévorait ses intestins pour s'en faire des lianes de prose, s'enroulant les viscères autour des membres pour se vêtir d'une étoffe de chair et de mots, transformant le rouge de son sang en une pourpre impériale qui venait colorer les strophes de sa peau. C'était un accouchement inversé où l'enfant dévorait la mère pour devenir son propre créateur, et Elara sentait chaque parcelle de sa conscience migrer vers cette entité, comme si elle était aspirée par le vide entre deux lignes, une disparition progressive dans les marges de sa propre existence.

L'odeur de la pièce était maintenant celle d'une bibliothèque en feu, un mélange de

fumée âcre et de colle chauffée, une chaleur qui lui brûlait la rétine tandis qu'elle regardait son propre pancréas devenir une épithète, son estomac une métaphore de la faim, ses reins des adjectifs de deuil. Elle n'était plus qu'une architecture de vide, une carcasse de mots épuisés, tandis que devant elle, l'Innommé prenait de l'ampleur, sa peau devenant lisse et blanche comme un livre jamais ouvert, striée par les cicatrices des versets qu'elle avait mis des années à polir. Elle voulut crier, mais sa gorge n'était plus qu'un poème mort, un conduit de cendres d'où ne sortait qu'un sifflement de papier froissé, une ponctuation finale qui s'étirait dans l'ombre portée par la créature.

La douleur était devenue une caresse, une onde de choc soyeuse qui parcourait ce qu'il restait de ses nerfs, et elle sentit la créature poser sa main de papier sur son front, une pression fraîche qui effaça le dernier vestige de sa pensée. La pièce s'était dilatée, les murs n'étaient plus que des feuillets de ténèbres, et Elara se sentit s'effriter, ses os devenant des éclats de craie, ses dents des caractères de plomb qui tombaient sur le plancher dans un tintement de cloches funèbres. Elle n'était plus qu'une sensation pure, un frisson de cuir et d'encre, tandis que l'Innommé, désormais revêtu de sa substance, se tournait vers la fenêtre, prêt à s'envoler dans la nuit comme une promesse de beauté absolue et dévastatrice.

Le dernier fragment de sa vision fut la texture de son propre cœur, désormais suspendu au centre de la poitrine de l'entité, un rubis de chair qui battait avec une régularité de métronome, envoyant des ondes d'encre noire dans les veines de papier du monstre. Elle sentit le goût de la fin, une saveur de cire de bougie et de vin aigre, une ultime respiration qui ne contenait plus que le silence de la page blanche. Puis, il n'y eut plus rien que le bruissement des feuilles que l'on tourne, le soupir d'un livre qui se ferme, et cette odeur persistante de musc et de mort qui flottait dans l'air immobile de la chambre vide, où seule une tache d'encre, en forme de virgule sanglante, marquait la place où Elara Vance avait cessé d'être une femme pour devenir un écho. Sa conscience se dispersa dans la structure même du récit, une poussière de lettres flottant dans un rayon de lune, tandis que l'œuvre, désormais vivante, autonome et cruelle, s'éloignait dans les couloirs du monde, laissant derrière elle le parfum âpre

d'un génie qui s'était dévoré lui-même pour atteindre la perfection du cri.

Chapitre 12

La Ponctuation Sanglante

Le silence dans la chambre n'était plus une absence de bruit, mais une matière épaisse, une mélasse d'ombre qui collait aux parois de la gorge d'Elara, exhalant un parfum de poussière de lune et de vieux velours imprégné de la sueur des siècles passés. Ses doigts, ces fuseaux d'ivoire tachés d'un noir d'ébène si profond qu'il semblait aspirer la faible lueur de la bougie, ne tremblaient plus ; ils n'étaient plus que les extensions d'une volonté qui ne lui appartenait déjà plus tout à fait, des instruments de précision chirurgicale guidés par le battement sourd, tellurique, de l'entité qui s'était logée entre ses côtes. Sous la peau de ses poignets, là où le bleu des veines aurait dû luire avec la douceur de l'aube, courait désormais une sève visqueuse, une encre vivante qui pulsait avec une chaleur animale, lui dictant chaque spasme, chaque soupir, transformant son sang en une prose liquide et corrosive. Elle sentait l'odeur de sa propre chair qui s'étiolait, un effluve de lys fanés et de fer chaud, tandis que ses organes, un à un, se liquéfiaient pour nourrir la calligraphie finale, laissant derrière eux un vide immense, une architecture de silence où ne résonnait plus que le glissement de la plume sur le parchemin, ce crissement soyeux et cruel qui ressemblait au bruit d'une lame s'enfonçant dans une soie trop tendue.

Chaque lettre qu'elle déposait sur la page était un fragment de sa mémoire qui s'évaporait, une cellule de son être qui se transmutait en une courbe, une déliée, une attaque de plume, et elle goûtait sur sa langue le sel de ses larmes passées, la douceur amère d'un baiser oublié, la rugosité d'un regret qui se transformait en une consonne occlusive, sèche comme un os qui se brise. Elle n'avait plus de visage dans le miroir de son esprit, seulement une succession de strophes rigides, une armure de mots qui la dévorait de l'intérieur, remplaçant la souplesse de ses muscles par la fermeté de l'alexandrin, changeant la chaleur de son souffle en une vapeur d'encre fétide. Le

papier, sous sa main, n'était plus une surface inerte mais une membrane vivante, un derme tiède qui tressaillait à chaque contact, absorbant son humanité avec une voracité sensuelle, une faim de papier qui réclamait la dernière goutte de son essence pour clore le cycle de sa gestation monstrueuse. Elle percevait, dans la pénombre de la pièce, le froissement des draps qui sentaient le musc et l'attente, l'humidité des murs qui pleuraient une eau saumâtre, et tout ce décor familial lui semblait désormais lointain, irréel, comme si elle regardait le monde à travers une épaisseur de gaze noire, une fumée de mots qui s'élevait de l'encrier pour l'envelopper dans un linceul de syntaxe.

La douleur n'était plus une souffrance, mais une extase tactile, une vibration qui parcourait sa colonne vertébrale comme une corde de violon que l'on tendrait jusqu'au point de rupture, lui apportant la certitude que la fin était proche, que le dernier mot, ce mot de sang et de cendre, était en train de remonter de ses entrailles pour venir s'échouer sur ses lèvres sèches. Elle sentit le goût de la cire de bougie, cette saveur grasse et opiacée qui tapissait son palais, se mêlant à l'âpreté du vin aigre qu'elle avait bu des heures auparavant pour étouffer les battements de son cœur, ce cœur qui n'était plus qu'un rubis de chair battant au rythme de la page blanche. Ses poumons, encombrés d'une brume d'encre, ne cherchaient plus l'air mais la cadence, ce balancement hypnotique qui la portait vers l'abîme final, là où l'identité se dissout dans la forme pure, là où Elara Vance ne serait plus qu'un nom gravé dans la mémoire de la douleur, une ponctuation oubliée dans le grand livre de l'oubli. Ses doigts se refermèrent sur la plume avec une force désespérée, sentant la texture rugueuse du bois et le froid métallique de la pointe, une sensation de réalité ultime au milieu de ce naufrage sensoriel où les couleurs s'effaçaient au profit d'un noir absolu, un noir de velours, un noir de crypte, un noir de génie qui se consume lui-même.

Le dernier mot commença à s'écrire, non pas par un mouvement de sa main, mais par une convulsion de tout son corps, un spasme qui partit de ses talons pour remonter le long de ses cuisses, de son ventre, de sa poitrine, une onde de choc qui fit vaciller la flamme de la bougie et emplit la pièce d'une odeur de soufre et de rose ancienne. Elle

sentit ses os devenir des plumes, sa peau devenir parchemin, ses cheveux se transformer en fils de soie noire s'enfonçant dans les fibres du papier, et dans ce vertige de transformation, elle ne fut plus qu'une sensation pure, une conscience flottante au-dessus d'un océan de lettres. Le mot s'étira, long, sinueux, une bête de rimes et de rancœur qui s'extirpait de sa gorge dans un râle de plaisir et d'agonie, et au moment où le point final s'abattit sur la page, un silence assourdissant tomba sur la chambre, un silence de marbre qui pétrifia le temps lui-même. La pointe de la plume se brisa, libérant une goutte de sang noir qui perla sur le papier comme une larme de goudron, une ponctuation sanglante qui marqua l'instant précis où l'enveloppe charnelle d'Elara s'affaissa, vide, creuse, comme un vêtement que l'on abandonne après une longue nuit de bal.

Il n'y avait plus de respiration dans la chambre, seulement l'odeur persistante du musc, de l'encre fraîche et de la chair qui s'éteint, un parfum complexe et entêtant qui flottait autour du livre désormais clos, ce livre qui respirait avec une régularité de métronome. L'entité nichée dans le plexus d'Elara avait enfin trouvé son refuge, elle s'était drapée dans les mots, elle s'était nourrie des souvenirs, elle avait dévoré la créatrice pour devenir l'œuvre, une créature de papier et de sang qui possédait désormais sa propre vie, sa propre cruauté. Sur le bureau, la tache d'encre en forme de virgule sanglante brillait d'un éclat sombre sous le rayon de lune qui perçait les rideaux de lin, témoignant du passage d'une femme qui avait voulu atteindre la perfection et qui n'était plus qu'un écho, une vibration dans la structure même du récit. La conscience d'Elara, éparpillée entre les lignes, sentait la rugosité des pages, la tiédeur de la reliure en peau humaine, la force des strophes qui contenaient son âme comme une cage dorée, et elle éprouvait une paix étrange, une sérénité de pierre au fond d'un puits.

Le livre, lourd de son poids de chair et de génie, semblait irradier une chaleur organique, une fièvre douce qui faisait frémir l'air immobile, tandis que les murs de l'appartement commençaient à lisser leurs blessures, à effacer les traces de cette tragédie sensorielle pour ne laisser qu'une pièce vide, hantée par l'absence. On

n'entendait plus que le soupir imperceptible du papier qui se tend, le bruissement des feuilles qui se tassent les unes contre les autres, et cette odeur de fin du monde, de cire fondue et de vin tourné, qui s'étirait comme un dernier adieu. Elara Vance n'était plus un nom, elle n'était plus une ombre, elle était devenue la ponctuation finale, le point de non-retour, une tache indélébile dans le silence pétrifié d'une chambre où la beauté avait fini par tout dévorer, laissant derrière elle le parfum âpre et inoubliable d'un poème mort qui venait de naître à la vie éternelle.

Chapitre 13

Le Silence Pétrifié

L'air dans la chambre s'était figé, devenu une substance épaisse et ambrée, une sorte de résine invisible qui emprisonnait chaque particule de poussière dans une stase éternelle. Sur le bureau-autel, le livre reposait, massif, son grain de cuir sombre rappelant la texture d'une peau humaine affinée par l'hiver, une surface presque tiède qui semblait palpiter très légèrement sous la lumière déclinante. L'odeur qui émanait des pages n'était plus celle de l'encre fraîche ou du papier acide, mais un parfum complexe et entêtant de musc blanc, de santal calciné et de fer, le sillage métallique d'un sang qui aurait appris à chanter. Elara ne se sentait plus comme un corps, elle n'éprouvait plus la morsure de la faim ni le poids de ses membres, car elle s'était diluée dans les interstices des mots, devenant une ponctuation invisible, un soupir logé entre une virgule et un adjectif. Ses pensées n'étaient plus des phrases structurées mais des sensations pures, des vagues de chaleur pourpre qui déferlaient contre les parois de son esprit désormais poreux, tandis qu'elle percevait, avec une acuité surnaturelle, le moindre frisson des fibres du bois sous l'ouvrage.

Dans le couloir, au-delà de la porte close dont le bois exsudait une huile sombre, un bruit nouveau s'immisça dans le silence sépulcral de la demeure. C'était un craquement feutré, le gémissement d'une lame de parquet sous un poids étranger, un son qui résonna dans la conscience d'Elara comme une note discordante dans une symphonie parfaite. Elle sentit, plutôt qu'elle n'entendit, l'approche de cette présence vivante, une chaleur animale qui dérangeait l'équilibre glacé de la pièce, apportant avec elle des effluves de pluie urbaine, de tabac froid et de laine mouillée. C'était un goût d'extérieur, un goût de monde réel, âpre et sans grâce, qui tentait de forcer le sanctuaire de sa propre disparition. Elle, qui n'était plus qu'une ombre étirée entre deux strophes, ressentit une curiosité vaporeuse, un battement de cœur fantôme qui

s'accéléra au rythme des pas hésitants qui s'immobilisèrent devant l'entrée.

La poignée de la porte tourna avec une lenteur de rituel, le métal grinçant doucement, un son de soie que l'on déchire, et un courant d'air s'engouffra, brisant la chape d'immobilité. L'intrus entra, une silhouette dont les contours semblaient flous à travers le voile de poésie qui recouvrait désormais la vue d'Elara, mais elle pouvait percevoir la rugosité de son souffle, l'humidité de ses yeux écarquillés par l'obscurité. Il apportait avec lui une odeur de vie commune, de café bu à la hâte et de poussière de rue, un contraste violent avec le parfum de lys fanés et de cire ancienne qui saturait l'appartement. Elara, tapie dans le sillage de ses propres rimes, observa l'homme s'avancer vers le bureau, ses doigts tremblants effleurant le bord de la table avec une déférence instinctive, comme s'il pénétrait dans une église dont le dieu venait de mourir.

Lorsqu'il posa les yeux sur le recueil, le silence sembla se condenser davantage, pesant sur ses épaules comme une chape de plomb veloutée. Le livre irradiait une lueur sourde, une fluorescence organique qui semblait appeler le contact, promettant une extase que seul le sacrifice de soi pouvait offrir. Elara sentit le désir de l'autre, une faim de beauté qui lui rappelait sa propre déchéance, une soif de mots qui pourraient enfin donner un sens à la vacuité de son existence. Elle était le livre, et le livre était elle ; chaque pore de sa peau texturée, chaque fibre de son papier de chair, tressaillit à l'idée d'être lu, d'être dévoré par un regard neuf. L'homme tendit la main, et le mouvement parut durer une éternité, une chorégraphie suspendue dans un espace où le temps n'avait plus cours, où seule comptait la texture du papier sous la pulpe des doigts.

La pulpe de l'index de l'étranger effleura enfin la couverture, et un frisson électrique parcourut l'ombre d'Elara, une décharge de sensations oubliées, de chaleur humaine et de peur délicieuse. Le contact était doux, presque huileux, comme si le livre réagissait à la pression en sécrétant une essence de bienvenue, un baume ambré qui promettait de guérir toutes les plaies de l'âme par la seule force de sa syntaxe. L'homme retira

vivement sa main, comme brûlé par une fièvre trop intense, mais l'odeur du livre l'avait déjà capturé, une fragrance de miel noir et de larmes séchées qui montait à ses narines, engourdissant ses sens, lissant ses pensées jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le besoin impérieux d'ouvrir l'ouvrage. Elara savourait cette emprise, elle sentait les battements de cœur de l'intrus s'aligner sur le rythme sourd qui émanait encore de ses dernières pages, une cadence organique, un tambour de peau qui battait au fond du silence.

Il ouvrit le livre, et le craquement du dos de l'ouvrage fut comme le soupir d'un amant que l'on réveille après un siècle de sommeil. L'odeur se fit plus agressive, plus intime, une exhalaison de entrailles et de fleurs de cimetière, une vapeur qui sembla s'enrouler autour du cou de l'homme comme une caresse étranglante. Ses yeux parcoururent les premières lignes, et Elara vit son visage se transformer, les traits se figeant dans un masque de fascination pure, une expression de terreur sacrée devant la perfection des abîmes qu'elle avait sculptés. Elle sentait chaque mot s'ancrer dans l'esprit du lecteur, chaque rime s'enrouler autour de ses nerfs comme des fils de soie barbelée, tirant sur sa réalité, effaçant les contours de sa propre vie pour ne laisser que la place à la sienne.

La chambre n'était plus une pièce, elle était devenue une gorge, un espace de déglutition où la beauté digérait lentement le spectateur. Les murs semblaient se rapprocher, leur surface moite et vibrante imitant le mouvement d'une respiration profonde, tandis que l'ombre d'Elara s'étendait, s'enroulant autour des pieds de l'homme comme une fumée d'encre. Elle ne voulait pas sa mort, elle voulait sa fusion, elle désirait que ce nouveau venu devienne le réceptacle de sa douleur esthétique, le calice où son génie pourrait continuer à fermenter. Elle percevait le goût de la sueur du lecteur, une saveur de sel et de panique, qu'elle buvait avec une avidité de spectre, se nourrissant de son effroi pour fortifier les structures de son œuvre.

L'homme tourna une page, puis une autre, ses gestes devenant fébriles, sa respiration de plus en plus courte, comme si l'air de la pièce lui était compté, comme si chaque

mot lu lui volait une bouffée d'oxygène. L'obscurité se fit totale, seule la pâleur du papier et la lueur fiévreuse dans ses yeux subsistaient, deux points d'ancrage dans un océan de noirceur sensorielle. Elara était désormais partout, dans le frisson qui parcourait l'échine du lecteur, dans l'amertume qui envahissait sa bouche, dans le bourdonnement qui emplissait ses oreilles comme le vol de mille mouches de métal. Elle était la rime qui le brisait, la métaphore qui le dépeçait, la ponctuation qui marquait la fin de son humanité.

Le livre semblait s'épaissir sous ses mains, les pages devenant plus lourdes, plus humides, comme si elles se gorgeaient de la vie même de celui qui les parcourait. L'odeur de fer devint insupportable, une marée de sang chaud qui submergea tout le reste, étouffant les derniers relents de tabac et de pluie. L'homme tenta de refermer l'ouvrage, mais ses doigts semblaient soudés au cuir, ses articulations raides comme si la résine invisible l'avait définitivement pétrifié. Il n'était plus un homme, il était devenu un pupitre, un support de chair pour la survie du poème.

Elara éprouva alors une paix immense, une plénitude de granit au fond d'un océan de bitume. Son œuvre était achevée, elle possédait enfin un témoin, une proie, un prolongement de son propre corps disparu. Elle se laissa glisser dans le silence final, une ombre apaisée qui ne craignait plus l'oubli, car elle savait que tant que le livre resterait ouvert, tant que ce cœur étranger battrait au rythme de ses vers, elle demeurerait vivante, une présence sensuelle et éternelle, nichée dans la gorge serrée de celui qui avait osé la lire. Le silence revint, plus dense que jamais, un silence de marbre et de velours, où l'on n'entendait plus que le glissement imperceptible d'une larme d'encre coulant sur une joue qui n'était déjà plus tout à fait humaine.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Gorge un Poème Mort"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)